

Donna italiana '60

Vaghe stelle dell'orsa... Sandra

Luchino Visconti



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch



Lundi 18 avril 2016 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: Italie, 1965, NB, 105', DCP, vo st fr,
Interprétation: Claudia Cardinale, Jean Sorel,
Michael Craig

Sandra retourne à Volterra, sa ville natale, en compagnie de son mari. Elle y retrouve son frère qui fait remonter à la surface de sa conscience des souvenirs et de mystérieux secrets familiaux empreints d'inceste.

L'obsédante Claudia Cardinale est dirigée avec brio par Luchino Visconti dans l'une de ses œuvres les plus abouties. Les décors, dignes d'un film gothique, en font un film d'exception, pourtant trop peu connu.

Vaghe stelle dell'orsa... selon Jean Collet

Lors de sa sortie dans les salles parisiennes, *Vaghe stelle dell'orsa* séduit le critique Jean Douchet, qui écrit alors pour les *Cahiers du cinéma*. L'article qu'il rédige à propos du film s'inscrit parfaitement dans la ligne éditoriale de la revue, marquée par la «politique des auteurs». Le critique s'efforce de mettre en évidence le «génie» de Visconti, considéré comme le véritable auteur du film, au détriment de l'ensemble des techniciens et des collaborateurs ayant participé à la réalisation de ce dernier. La comparaison à Hitchcock est loin d'être anodine: le réalisateur américain était alors naïvement considéré comme le parangon du

cinéaste-démiurge parvenant à «transcender» les contraintes imposées par l'industrie hollywoodienne. En dépit des limites inhérentes à l'approche auteuriste, dont l'un des principaux défauts est de négliger les rapports de classe et de genre à l'œuvre dans les films, relire le texte de Jean Douchet n'est pas dépourvu d'intérêt. Celui-ci permet en effet de comprendre la façon dont la réputation de «grand cinéaste» de Visconti s'est constituée au sein de l'espace de réception français.

Dans son appartement de Genève, un jeune couple reçoit des amis. La maîtresse de maison (Claudia Cardinale) joue son rôle. Elle parle français, sourit un peu trop, s'anime un peu trop dans le grand salon. Jusqu'à cet instant où sur la musique des voix, une autre musique se détache: le prélude de César Frank dont le romantisme violent déferle en quelques mesures. Soudain, le regard de Sandra se fixe et se perd à la fois. La caméra s'arrête sur elle en gros plan. Un plan qui n'en finit pas, comme un défi au mystère de ce regard. Dans le mouvement même de notre impatience, le mari, Andrew (Michael Craig) entre dans le champ, brise l'enchantement. «Questa Musica» murmure Sandra pour toute réponse, tandis que le piano égrène ses accords déchirants. Visconti enchaîne aussitôt sur le même salon en plan d'ensemble. Les invités qui s'en vont. [...] Le vide soudain de cette pièce immense. [...]

Peut-être un grand film se reconnaît-il dès les trois premiers plans. Je ne connaissais jusqu'ici qu'Hitchcock – celui de *Marnie* par exemple, puisqu'il n'est finalement pas si loin de *Vaghe stelle...* – pour rendre une séquence d'introduction aussi dense, aussi nécessaire. Pour tout dire sans rien expliquer, pour capter un moment qui contient à lui seul tout le mystère du film. Mais à la différence d'Hitchcock qui fait appel à la complicité du spectateur, qui entrouvre le mystère pour mieux le faire échapper plus loin, Visconti ferme ce moment sur lui-même. C'est un monde clos que nous venons de surprendre, c'est un secret qui s'est perdu sous nos yeux. Très loin de nous, quand on croyait justement le saisir. Point n'est besoin ici de filmer l'héroïne de dos. Point n'est besoin de la laisser s'éloigner pour tendre notre attention. C'est dans le gros plan même qu'elle est à mille lieues de la caméra, qu'elle nous échappe.

Cette ouverture du film est admirable parce qu'elle est justement le contraire d'une ouverture. Elle expose une absence. Elle fait le noir. Elle est cette petite larme qui noie un instant le regard de Claudia Cardinale, et disparaît. C'est à la poursuite de cette petite larme qu'il nous faudra courir, de cette petite larme fugitive qui peu à peu gagnera le film entier. À la vitesse de la musique. Une musique qui n'est pour nous mais pour Sandra toute seule.

Vaghe stelle dell'orsa... est un film court, rapide. Avant même que la blanche BMW nous enlève, le film, lui, a déjà démarré. Mais cette nervosité du récit fait mieux ressentir ces dérapages soudains, ces spasmes inattendus, cette crispation sur un secret. On a l'impression de se jeter dans des pistes sans issue. On démarre. On fonce. On bute contre un mur. On repart. Et l'on se dit alors que cette impression de vitesse était illusoire comme l'impression d'avancer. Le

mouvement qui anime le film me fait songer à ces toiles d'araignées qui tremblent lorsqu'un insecte vient de s'y emprisonner et frémit avec l'illusion de se libérer.

[...] Les personnages s'absentent, le film s'éloigne. On songe au mouvement qui conduit *Muriel* [Resnais, 1963], cette recherche d'un centre où l'on oscille sans le savoir, cette dispersion des personnages, cet éclatement qui semble atteindre l'œuvre elle-même. Tout le monde part. Mais c'est peut-être pour mieux atteindre le véritable présent: le père. Pareillement, le film s'éloigne de son auteur pour en donner l'image la plus juste.

Si la cérémonie finale d'inauguration de la statue est si émouvante, ce n'est pas seulement parce que la voix humaine a succédé à la musique, la voix du rabbin, la voix du poète qui seul sait rejoindre le passé sans s'y noyer. Cette scène évoque la photo à la fin des *Dernières vacances* [Leenhardt, 1948]. La caméra est déjà très loin des êtres. C'est un moment de vie qui est en train de basculer dans le souvenir. Nous sentons ici, comme dans le film de Leenhardt, qu'on ne trouve que ce qu'on sait quitter. Le grand paradoxe de l'absence est résolu. Andrew n'a jamais été plus près de sa femme. Elle n'a jamais été plus près de son père. Le film peut s'éloigner à son tour. C'est dans ce mouvement même qu'il trouve son ordre et sa splendeur.

Jean Collet, «Les absences de Sandra», *Cahiers du cinéma*, n°174, mars 1966, pp. 56-58.

Fiche filmique proposée
par Emilien Gür



Prochain film du Ciné-club:

***Mamma Roma*, Pier Paolo Pasolini, 1962**

25 avril à 20h, Auditorium Arditi